

la poussière. S'il est un grain de sable que nous ne mettions au-dessus de nous, nous n'accomplissons pas la parole de Notre-Seigneur. Cela peut paraître extraordinaire; mais en examinant nous voyons que toutes ces choses sont pures, exemptes de péchés, et n'ont jamais offensé Dieu: et nous l'avons offensé, nous l'avons offensé souvent, nous l'offensons encore tous les jours. Or il n'est rien dans l'univers de si vil et de si infame, qui avilisse et déshonore tant une créature que le péché; toutes les choses créées méritent de l'estime et de l'honneur, parce qu'elles sont l'ouvrage de Dieu, qui les a toutes louées lui-même de sa propre bouche; mais le péché, où il ne se trouve rien de Dieu, doit être l'objet de la plus grande horreur, et encore plus le pécheur que le péché, puisque Notre-Seigneur dit que le pécheur se fait serviteur du péché, et se met par conséquent au-dessous de lui; car le serviteur est toujours moindre que le maître (1). De plus, toutes ses créatures sont en tout temps et en tout lieu inviolablement portées vers la fin pour laquelle Dieu les a faites, ont accompli et accomplissent incessamment sa volonté, et par ce moyen l'honorent et le glorifient à leur manière: *Louez le Seigneur*, dit David, *vous, dragons, vous, abymes des eaux, feu, grêle, neige, glaces, tourbillons et tempêtes qui obéissez à sa parole* (2). Mais nous, au contraire, bien loin de faire sa volonté, de tendre à la fin pour laquelle il nous a créés, c'est-à-dire son honneur, son amour et son service, nous nous révoltons contre lui, et nous tendons à des fins tout opposées. Avons-nous prétendu honorer Dieu par nos actions? l'aimons-nous en tout? nous efforçons-nous d'avancer dans son service? Gardons-nous donc bien de nous préférer même à un moucheron et à

(1) Joan. 8, 34.

(2) Dracones et omnes abyssi, ignis, grando, nix, glacies, spiritus procellarum, quæ faciunt verbum ejus. *Psal.* 148. 7.

un ver de terre, de peur qu'on ne nous dise ce qui est dit dans l'Evangile: *Donnez la place à un autre* (1). Laissez passer avant vous le ver de terre et le moucheron, qui en quelque sorte méritent plus d'honneur que vous.

Voilà le rang que l'humilité doit nous faire prendre; c'est le lieu où nous devons nous placer en Religion et dans le monde. Alors on vous dira: *Ami, montez plus haut, et alors cela vous sera glorieux devant ceux qui seront à table avec vous; car quiconque s'élève sera abaissé, et quiconque s'abaisse sera élevé* (2). C'est là l'effet de l'humilité et la récompense des humbles; ils sont honorés de l'amitié de Dieu, ils deviennent propres à s'élever bien haut dans la connaissance des mystères de Dieu, en son amour d'avancer grandement en vertu et en grâces. L'humilité est la disposition de l'ame la plus propre à la rendre capable de recevoir de grandes lumières, de hautes connaissances des mystères de la foi, des affections saintes, l'embrassement d'un amour parfait, la force pour pratiquer les vertus d'une manière héroïque, et l'union la plus intime avec Dieu et Notre-Seigneur Jésus-Christ; car Dieu ne travaille jamais plus magnifiquement que sur le néant, et jamais il ne rend une ame plus grande et plus élevée que lorsque cette ame est très-humble et qu'elle pense n'être rien; c'était pour cela que Notre-Seigneur disait: *Si vous ne devenez comme de petits enfans, vous n'entrerez pas dans le royaume de Dieu* (3), c'est-à-dire dans le royaume de la grâce, et que cette vie, comme dit saint Paul, consiste dans la vertu, la sainteté, la tranquillité d'ame et la joie du Saint-Esprit (4).

(1) Da huic locum. *Luc.* 14. 9.

(2) Amice, ascende superius; omnis enim qui se humiliat, exaltabitur. *Ibid.*

(3) Nisi efficiamini sicut parvuli, non intrabitis in regnum cælorum. *Math.* 18, 3.

(4) *Rom.* 14, 17.

Il faut donc apporter le plus grand soin, prendre les moyens les plus efficaces pour acquérir cette vertu, sans laquelle il est impossible que le Religieux vive bien, soit avec lui-même, soit avec les autres. Un des plus propres à cela est de considérer toujours la vertu des autres et ses propres défauts : on concevra alors de bas sentimens de soi-même, et de respect et d'estime envers les autres. Les Saints se sont servis de ce moyen pour s'humilier ; il a produit en eux les plus heureux effets. Saint Antoine, venant de voir saint Paul, premier ermite, dit à deux de ses disciples qui venaient au-devant de lui : Malheur à moi, qui porte faussement le nom de *moine* ; j'ai vu Elie, j'ai vu Jean-Baptiste dans le désert !... et en disant cela il se frappait la poitrine de regret et de confusion (1).

Nous lisons dans les Annales de Cîteaux, qu'un Frère convers, Religieux très-humble, se servait fort de cette pratique ; il avait toujours les yeux attachés sur les vertus des autres et sur ses imperfections. Après avoir passé une grande partie d'une nuit dans cet exercice, après avoir bien examiné ses misères et les vertus de ses Frères, en particulier d'un Père très-vertueux, il vint de grand matin trouver saint Bernard ; et, se plaignant amèrement de soi-même, il lui dit avec un sentiment vraiment sincère : Malheur à moi, mon révérend Père, je ne suis qu'un pauvre et misérable pécheur ! J'ai remarqué cette nuit en tel Frère trente vertus, sans que j'aie pu, malgré toutes mes recherches, en trouver une seule en moi ; je vous prie d'avoir pitié de moi, et de prier Notre-Seigneur qu'il me fasse miséricorde et m'en donne au moins quelqu'une... C'était sa profonde humilité, dit ensuite saint Bernard, qui le faisait parler ainsi, qui lui ouvrait les yeux pour découvrir les vertus de ses Frères,

(1) *Væ mihi peccatori, qui falsum monachi nomen fero; vidi Eliam, vidi Joannem in deserto. S. Hieron. in vita S. Pauli.*

et les lui fermait pour ne pas voir les siennes, quoiqu'elles fussent éclatantes (1).

Il est certain que la considération attentive des bonnes actions des autres, de l'humilité, de la patience, de l'austérité, de la pauvreté, de l'obéissance, de la chasteté et des autres vertus des Saints, est un puissant motif pour nous humilier et nous confondre. Nous voyons des hommes, des femmes, de jeunes filles, composés de chair et d'os comme nous, sujets aux mêmes faiblesses, faire et souffrir de si grandes choses, que nous n'osons pas même les considérer ; en comparaison de ces âmes grandes et élevées, nous ne sommes que des enfans et des pygmées. Cette connaissance est un excellent remède pour guérir notre vanité et la bonne opinion de nous-mêmes.

Quand on voit les Siméon, les Daniel et les autres Stylites sur leurs fameuses colonnes ; quand on voit la manière de vivre des anachorètes de la Thébaïde et des autres lieux, ces anciens Pères dans leurs solitudes et leurs cavernes, et ces Religieux des derniers siècles dans leurs monastères, combattre comme ils le faisaient, leurs corps, leur nature et les démons, il y a là certes bien de quoi nous étonner, nous confondre et nous anéantir. Nous reviendrons sur ce sujet au dernier chapitre de ce livre.

Et en effet, la considération de ces exemples et des vertus de tous les Saints, et en particulier de plusieurs personnes de notre Ordre, tant celles qui nous ont précédés que celles avec qui nous vivons, doit nous humilier profondément et nous inspirer les plus bas sentimens de nous-mêmes. Saint Bernard dit, dans le panegyrique de saint Benoît : Saint Benoît a été Abbé, et je le suis aussi ; oh ! Abbé et Abbé ! nous avons tous deux

(1) Manriq. Annal. Cisterc. anno Christi 1029, cap. 5, n. 2 et 3.

la même dignité, mais en moi il n'y a que l'ombre de ce grand nom (1). Nous devons de même, avec beaucoup plus de sujet, en voyant les vertus signalées de ces personnes et les nôtres, en pesant les unes et les autres dans une juste balance, dire: Oh! Religieux et Religieux! ils ont été Religieux, et je le suis; ils ont été Religieux d'un tel Ordre, et je le suis aussi; mais, oh! Religieux et Religieux! quelle différence! Ils ont été véritablement Religieux, et je n'en suis que l'ombre: leur patience, leur obéissance, leur humilité et toutes leurs vertus ont atteint le dernier degré de la perfection; et je n'ai de la vertu que l'apparence et l'écorce.

Ces considérations retiendront le Religieux dans l'humilité, et réprimeront dans les Communautés la vanité, l'orgueil et l'ambition. Le cardinal Ugolin, protecteur de l'Ordre de Saint-François, dit un jour à ce saint fondateur, qu'il lui semblait être de la gloire de Dieu et du bien de l'Eglise qu'il permit que ceux de ses Religieux qui, par leur vertu et leur savoir, se trouveraient les plus capables, fussent promus aux prélatures. Le Saint lui répondit: Monseigneur, mes Frères sont appelés Frères Mineurs, afin qu'ils ne pensent pas à être plus grands; si vous voulez qu'ils fructifient dans l'Eglise, tenez-les dans l'esprit de leur vocation, et ne permettez pas que, de quelque manière que ce soit, ils soient élevés aux dignités ecclésiastiques (2).

Saint Pacôme, long-temps avant lui, était dans les mêmes sentimens; il allait même plus loin, car il ne voulait pas qu'aucun de ses Religieux fût prêtre. Il disait qu'il

(1) Abbas fait, et ego: ô Abbas et Abbas! nomen unum, sed in altero sola magni nominis umbra.

(2) Domine, Minores ideo vocati sunt Fratres mei, ut majores fieri non præsumant; si vultis ut faciant fructum in Ecclesia Dei, tenete illos et conservate in statu suæ vocationis, et ad prælationes Ecclesiasticas nullatenus ascendere faciatis. *Opusc. S. Franc., tom. 3, colloq. 7.*

valait bien mieux, qu'il était bien plus avantageux pour des Religieux, non seulement de ne rechercher aucun degré de préférence et d'honneur, mais même de retrancher toutes les occasions d'y penser, parce que de là naissent souvent les contestations et les jalousies dangereuses (1). Lorsqu'on n'éteint pas aussitôt une étincelle de feu tombée sur une moisson, elle réduit quelquefois en cendres tout le revenu d'une année; ainsi lorsqu'il se glisse dans l'esprit des Religieux une funeste pensée d'ambition, qui les pousse à vouloir être préférés aux autres, à être cleres, à tenir un rang dans l'Eglise, s'ils ne chassent promptement de leur cœur ce funeste désir, ils perdent l'esprit de piété qu'ils ont eu bien de la peine à acquérir. Si maintenant on en use différemment dans les Ordres, il faut que les cleres et les prêtres, et ceux qui s'élèvent encore plus haut, ne tirant pas vanité de leur élévation, aient toujours de bas sentimens d'eux-mêmes, et joignent à leur dignité, l'humilité et la modestie.

CHAPITRE VIII.

EN COMMUNAUTÉ IL FAUT ÊTRE AVEUGLE.

Trois choses sont nécessaires pour bien vivre en communauté, dit Cassien: Il faut que le Religieux puisse dire avec le Psalmiste et à son exemple: *Je suis comme un sourd qui n'entend pas, comme un muet qui ne peut ouvrir la bouche; je suis comme un homme dont les oreilles sont fermées et dont la langue est enchainée.* Il faut donc vivre en communauté comme un sourd, un

(1) Apud Rosweyd. in vita S. Pacom., c. 24.